

Commentaires

Numéro 28, mai-juin 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20772ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1987). Compte rendu de [Commentaires]. *Nuit blanche*, (28), 5–8.

**UN HOMME PAISIBLE**

Donald Alarie
CLF, 1987; 12,95 \$

Un couple décide de mourir «discrètement» en se glissant dans un tableau. «À la gare», un individu attend le train et réussit à partir sans quitter la place. «Un visiteur du soir» entre chez vous en prétendant qu'il est poursuivi. Une tête se tient «au niveau du sol (malgré tout)» et regarde les pieds passer. Un père et son fils entreprennent un échange épistolaire «sur le coin de la table»... Vous devinez sans doute que ce sont là quelques-unes des petites histoires qui composent le recueil de Donald Alarie. Vous vous direz peut-être que l'imagination ne manque pas — et vous n'aurez pas tort.

Mais ce n'est pas suffisant d'avoir de l'imagination, encore faut-il que celle-ci soit investie dans une forme qui lui rende justice, qui la serve adéquatement, surtout si l'on pratique un genre capricieux comme la nouvelle. C'est pourquoi, bien qu'ils paraissent explosifs, la plupart de ces textes ne nous saisissent pas vraiment. La forme arrive rarement à traduire le sujet, à le traverser pour faire en sorte que l'instant éclate. L'écriture d'Alarie, propre et plutôt conventionnelle, ne va pas au delà de ses apparences tranquilles, d'autant plus que le recueil ne fait pas montre d'un très grand effort

d'élaboration. Précisons. *Un homme paisible* présente 41 nouvelles (c'est beaucoup) enfilées les unes à la suite des autres et dont les plus brèves font moins d'une page. Or aucune division, aucun regroupement significatif n'a été effectué pour souligner les points forts, mettre en valeur la thématique et ses diverses composantes, etc. Un tel manque d'organisation rigoureuse atténue particulièrement l'effet des très courts textes qui sont noyés dans le lot. Il contribue en fin de compte à affaiblir l'œuvre elle-même.

Malgré quelques lacunes, *Un homme paisible* demeure un livre sympathique.

Michel Dufour

LA PASSION SELON GALATÉE

Suzanne Jacob
Seuil, 1987; 19,95 \$

Après Flore Cocon et Laura Laur, voici Galatée, la benjamine des personnages de Suzanne Jacob. À l'instar des deux premières, Galatée est imprévisible, attachante, diffidente. À cette description d'elle-même, elle répondrait sans doute, comme elle répond à son amie Babey: «Je ne sais pas. Tout est possible quand on vit sans modèle». C'est qu'en effet, Galatée ne ressemble et ne souhaite ressembler à personne.

On a envie, pourtant, de l'associer à son auteure. Comme Suzanne Jacob, Galatée est une chanteuse québécoise de 36 ans qui vit en Europe et a un fils. Mais à partir de là, toute ressemblance avec la réalité n'est sans doute que pure coïncidence, la démarcation entre l'autobiographie et la fiction se perdant généralement entre les lignes.

Galatée, donc, revient passer l'été à Montréal et ce retour au bercail ravive en elle les souvenirs que sont «ses tatouages internes, sa panoplie de cicatrices». Ils sont nombreux: le père Pigue qui a fait un enfant à la bonne, la mère partie quand



Galatée avait 12 ans, Titi, la petite sœur qu'elle ira voir à Toronto, Sylvie Nord ou Augustine, les amies d'autrefois, le curé Cyrille qui fut le premier amant, Baldwin, l'amoureux violent et douloureux, Jean-René, le fils unique qui vit à Berlin et dont Galatée ne parle jamais...

Et puis il y a la rencontre de cet été-là: la fouguese Babey, si pressée de vivre, qui entraîne Galatée dans de rocambolesques aventures. Et puis encore, pour ne pas sombrer dans ses blessures, Galatée s'invente une deuxième elle-même avec qui elle discute de la vie et, de temps à autre, elle implore Godard, son dieu, pour que la vie, justement, soit plus belle.

Ça fait beaucoup de monde pour un seul roman, mais pas une fois on ne s'y perd. Comme dans *Laura Laur*, le casse-tête se reconstitue pièce par pièce et l'ordre se rétablit au fil des pages. Avec beaucoup d'humour et un souffle étonnant, Suzanne Jacob nous offre un de ses plus beaux livres. Passionnée, sa Galatée? Passionnante!

Christine Eddie

L'HOMME AUX MARINGOUINS
François Hébert
Beffroi, 1986; 10,00 \$

Las de ses semblables, un homme, un écrivain possédant quelques notions de philosophie, se retire pour pêcher sur un lac perdu au nord du nord québécois. C'est le petit matin. Des nappes de brume s'attardent sur le lac. Chez les culicidés (les maringouins), c'est l'émoi: on a vu un dieu (l'homme). Alors, au royaume de Culicide, s'enclenche une série d'événements rocambolesques: persécution des croyants, changements de régime, persécution des incroyants, adoration du dieu-homme, attaque massive de ce même dieu meurtrier bref, un «incroyable» bouleversement des règles et des valeurs. Et le tout se déroule à un rythme accéléré car, en temps maringouin, une seconde équivaut à une heure, une minute à une journée, etc.

Ce bref récit divisé en une cinquantaine de chapitres d'une à deux pages, focalise tour à tour sur le pêcheur et sur l'univers des maringouins, principalement sur HZ, le jeune héros maringouin. Amusants, parfois vertigineux, ces brusques changements de perspective, du macrocosme humain au microcosme maringouin, donnent à voir, entre autres, les étranges relations qu'entretient une société avec son (ses) dieu(x). Malgré certains passages pleins d'humour, où l'on se rit de l'amour, de la guerre, des journalistes, des lecteurs, enfin de tout et de tous, il devient difficile d'entrer dans la fiction de François Hébert. Le narrateur lui-même ne croit pas à son histoire: «C'est évidemment un homme qui raconte ces choses à d'autres hommes, mais il lui vient parfois l'envie de prendre ses congénères pour des moustiques.» (p. 18), il se contredit: «Non, je ne suis pas mort. J'ai inventé tout cela.» (p. 92) et met le lecteur en garde contre certains pièges: «Ils sont fautifs ceux qui mordent à mes appâts; pour eux, je suis impitoyable,» (p. 43)... C'est la déroute. Où



le lecteur doit-il se situer? Comment lire? Il faudrait sans doute rappeler que le mot de passe pour entrer au palais de Culicide est: «Qui s'y frotte s'y pique!» Pour ma part, je demeure sur le lac, dans le brouillard du petit matin.

Céline Babin

OSMOSE

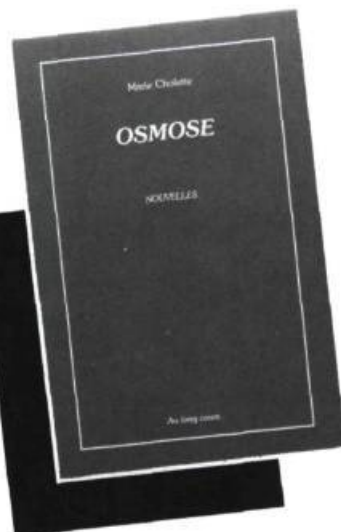
Marie Cholette

Au Long Cours, 1986; 12,00\$

Marie Cholette, en écrivant son recueil de nouvelles, *Osmose*, déroge à peine du genre adopté dans ses deux précédentes publications, soit la poésie. Douleuruse interrogation sur l'espace (et par là, le temps) dérobé, agonisant entre les bras de la sensibilité, langage-musique qui jaillit et coule riche et limpide, relèvent d'une vision du monde essentiellement poétique.

Dans «Osmose», première nouvelle du recueil, nous assistons à la mort lente et inexorable d'un parc. À l'automne de sa vie, une femme y erre de longues journées, y dort, devient arbre coiffé de brume, feuille balayée par le vent de la conscience. La vie grince et gémit sous les pas de cette sentinelle inquiète. Les dents du destin broieront les arbres. C'est fini. Non. Une femme emporte dans un carrosse rouillé les branches — mains — suite du monde.

«La Mort d'une Chatte» remet en scène le désir, le besoin



d'osmose entre soi et l'univers, de parfaite et intense rencontre entre la verticalité et l'horizontalité. La longue cicatrice sur le dos de la chatte, la déchirure de la robe de Liliane. Le ventre offert, seul terrain d'entente, de communion. L'immobilité, la contemplation, l'espoir de capter l'essentiel caché derrière toute forme, et enfin dans la blessure, la déchirure, dans le vent et le roulement des vagues,

la conjugaison des différences.

«L'habité de Village» raconte une merveilleuse histoire d'amour entre une enfant et la mer (mère?). L'histoire d'une quête, d'une naissance. La vie éclatée. Capturer la mer, lui donner un visage, tendre des pièges à l'invisible, à l'essentiel. Quitter le rivage, le corps couvert de glaise, sang de la terre, entrer dans l'eau. Enfin la mobilité, la mouvance, l'osmose avec dans l'œil l'image sûre d'une île. Habiter le monde, être habitée par le monde.

Un livre à suivre... un livre à habiter.

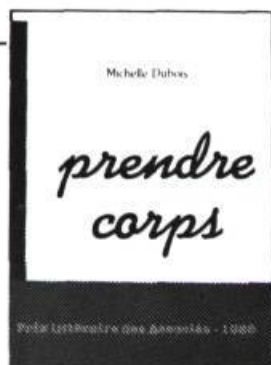
Marie Gagnier

VIVRE N'EST PAS CLAIR

Rachel Leclerc

Noroît, 1986; 10,00 \$

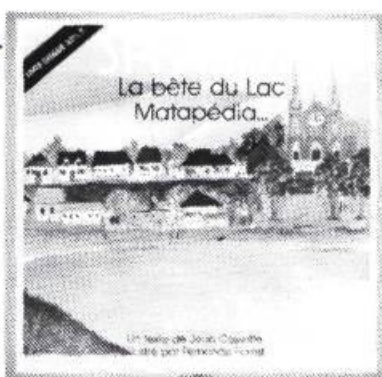
Je n'ai été que partiellement séduite par *Vivre n'est pas clair* de Rachel Leclerc, un recueil qui me semble inachevé. S'y côtoient des textes très forts et



Prix littéraire des Associés-1986

Poésie du sensible. Bruits de l'été, parfums de l'automne, lumière de l'hiver, frôlements du printemps. Saisons du corps réel.

Michelle Dubois,
Prendre corps, 9,00\$



Livre-disque

Un lac, des enfants, des croyances populaires, des surprises et une chanson. Parole et musique de Serge Arseneault.

Jean Cossette,
Sayam!, 12,95\$



Casse-tête récréatifs

Recueil de 232 jeux avec les lettres et les chiffres. Plus charades et rébus. Divertissement, mystère, défi.

Charles-Edouard Jean,
Enjeux de mots, 5,95\$



d'autres empreints d'images forcées et non incarnées, phénomène parfois visible à l'intérieur d'un même texte. Brusquement coupée de l'émotion dans laquelle j'étais entraînée puis exclue, je n'ai pas retrouvé ce que Rachel Leclerc avait déjà réussi à condenser dans la suite «Saisons salines», publiée dans *Estuaire*.

Ceci dit, *Vivre n'est pas clair* mérite une lecture attentive pour la particulière sensibilité qui l'anime. La mort rôde entre les lignes et confirme cette fragilité des êtres et de la vie. La première partie de la section «Trente chameaux» dépeint cette douleur avec beaucoup de justesse.

Susy Turcotte

terne sans trop de caractère, semble-t-il, et de Roger, son fils. Là commence la Tragédie. D'abord Roger aurait dû être «Rogère» afin que se poursuive la lignée des femmes frustrées. Ensuite, il pue. Notre jeune homme de quinze ans sèche ses cours et perd même son emploi pour aller jouer à la Cavée, lieu de vase et de marais, d'où son surnom Roger-la-Cavée. Que faire? Fin de la première moitié.

La deuxième moitié du récit présente plus d'intérêt grâce aux discours imaginaires tenus par Lucien, soit à l'endroit d'Emma, soit à l'endroit de Roger, et aux soliloques. Par le changement constant d'interlocuteurs, le récit gagne en intensité. Nous apprenons que le loisir de Roger est en quelque sorte héréditaire puisque son père aussi s'est divertit à la Cavée jusqu'à ce que Suzanne, son premier amour, l'en détourne. À cet aveu, l'intrigue se dénoue. Tout se réduit à une vengeance passionnelle: la Cavée se venge de l'abandon de Lucien en lui arrachant son fils et Emma n'a point eu sa fille parce qu'elle a enlevé Lucien à une autre femme. Et dire qu'on nous le présentait comme un homme plutôt fade et peu attirant! Il faut croire que son *ver* (le mot est de l'auteur) recelait quelques surprises!

Hélène Marcotte

LA CAVÉE

Guy Cloutier
L'Hexagone, 1987

Je ne connaissais Guy Cloutier que par son récit *La main nue*, publié en 1979 à L'Hexagone. Avec *La cavée*, il met en place, dans la première moitié du récit, les éléments d'un drame fantastico-lyrique. On y voit Emma, la mère, hantée par les générations de femmes qui l'ont précédée, jusqu'à la première qui veilla et assista Marie Stuart lors de son exécution. Inutile de vous dire que notre héroïne va s'assimiler à la reine à plusieurs reprises. La mère est entourée de son mari, Lucien, un homme

BABY-BOOMERS

Réjean Vigneault
Quinze, 1986; 18,95 \$

Les *Baby-Boomers* de Réjean Vigneault ce sont cinq ex-camarades de collège se revoyant aujourd'hui, sans grande joie et par une suite de hasards un peu gros. Entre les souvenirs de jeunesse, le récit de la vie de chacun depuis 15 ans et, surtout, les catastrophes qui ne cessent de pleuvoir sur eux — deux accidents mortels, une accusation de meurtre, trois carrières ruinées, rien de moins et j'en passe! —, il ne reste que peu de place pour la nostalgie. ♦

A U D E

Banc de brume

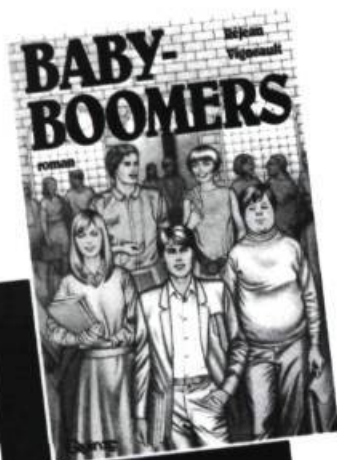
ou

*Les aventures de la petite fille
que l'on croyait partie avec l'eau du bain.*



GARAMOND
du Roseau

Diffusion Raffin, 148p. \$12.95



L'émotion des retrouvailles, si elle y est, est soigneusement noyée dans l'alcool — car on boit beaucoup, chez ces «baby-boomers», on urine aussi souvent, nature oblige et pour le dégoût du lecteur. Seul Jean, l'artiste du groupe et sans doute le plus achevé de ces trop nombreux personnages, semble éprouver nostalgie et tendresse pour ses amis: enfin! celles-ci sont si saines et douces au cœur du lecteur...

À la démesure de sa verve, Vigneault a choisi une phrase hyperbolique, farcie de comparaisons pas toujours heureuses (un tel se démène «comme une féministe dans une compétition de gilets mouillés» p. 74). Or, misant sur le comique, ce style contribue à saper tout à fait la tension dramatique.

Pour Vigneault, la double frénésie de la fresque et d'un premier roman l'ont emporté. *Baby-Boomers* enfreint les limites du vraisemblable; les lecteurs ne peuvent suivre sans feindre.

Patricia Belzil

PLAGES

En collaboration
Québec/Amérique, 1986;
9,95 \$

Plages. Retraites solitaires. Spectacles des vacanciers. Jeux de la séduction et pièges des remous de la mémoire... Deux

récipiendaires du prix Robert-Cliche: Madeleine Monette et Gaétan Brulotte, ainsi que Monique LaRue et Sylvie Weil nous livrent, dans ce recueil de nouvelles, les images qu'ils ont tirées de ces lieux de rêverie.

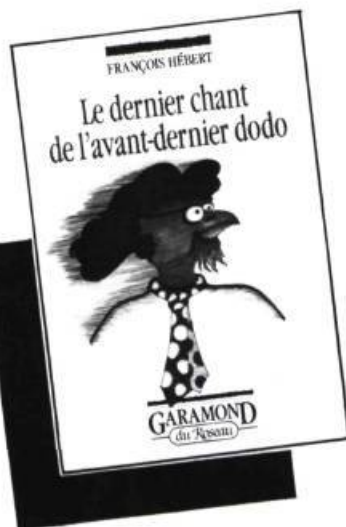
L'œil jouera un rôle de premier plan. Picolo, le personnage principal de Gaétan Brulotte est d'ailleurs photographe. Ce texte met en jeu plusieurs niveaux d'écriture qui s'imbriquent merveilleusement bien. Gaétan Brulotte, qui a publié le recueil *Le surveillant*, en 1982, connaît bien ce genre. Par son habile construction, «Plagiaire» justifie à elle seule la lecture de *Plages*.

L'observation du monde intérieur glisse, chez Monique LaRue, vers l'intériorité. Accompagnée par le babil d'un enfant et le murmure de la mer dont l'écriture épouse le mouvement, elle remonte le fil de la mémoire. Elle mesure la distance qui la sépare de cette femme autrefois amie, la mère de l'enfant qui constitue le centre du tableau. Elle abandonne la lecture d'Hegel et suit les mouvements de sa pensée, questionne le langage...

C'est également de la mémoire que procède la nouvelle de Sylvie Weil qui évoque, dans un beau texte à deux voix, la vie terne de Marceline à l'ombre de sa belle-mère et son départ pour Paris.

Quant à Madeleine Monette, qui est à l'origine de ce projet, elle met en scène une femme préoccupée de son image et du regard des autres. Elle étudie dans leurs moindres détails son apparence et ses gestes: les appréhensions qu'ils suscitent chez elle, leurs motivations, les espoirs qu'ils font naître... Même si cet univers nous semble davantage connu, cette nouvelle n'est pas pour autant dépourvue d'intérêt.

Claire Côté



LE DERNIER CHANT DE L'AVANT-DERNIER DODO

François Hébert
Roseau, 1986; 11,95 \$

Pour inaugurer la nouvelle collection «Garamond», les éditions du Roseau nous proposent un recueil de fables de François Hébert, très joliment illustré par Anne-Marie Samson. Ces fables, allégories et micro-récits, dont certains ont paru dans la revue *Liberté* (n° 160, avril 85) dirigée par François Hébert, sont regroupés sous 17 thèmes qui recouvrent presque tout notre univers (les animaux, l'homme, Dieu, le pays, la nature, l'amour, la folie, etc.). Et l'on s'y reconnaît avec amusement.

Traditionnellement, la fable était inséparable de l'enseignement moral qui en découlait et le récit dont elle se composait n'apparaissait que comme l'illustration d'un certain savoir. Chez François Hébert, l'enseignement moral demeure le plus souvent implicite, laissé à la libre interprétation du lecteur. En fait, plusieurs des fables du *Dernier chant de l'avant-dernier dodo* semblent davantage destinées à bousculer les idées reçues et à mettre en évidence certaines méprises qu'à construire une nouvelle moralité, comme cette fable «Du putois qui se parfuma» — «Il en résulta que tous les putois qui puaient le fuirent, trouvant que son parfum puait» (p. 86) — ou encore celle

des «Deux touristes» — «chacun envoya à ses proches une carte postale où étaient décrits, très différemment, les habitants de cette ville qu'en vérité personne n'habitait depuis que tant de touristes la traversaient» (116). Alliant l'humour au merveilleux, l'auteur nous offre également des petits récits pleins d'imagination qui amusent et ravissent tant par le choix du détail exploré que par la surprise de la finale, telles ces «réflexions d'un sablier» (p. 108) où le temps se met à s'écouler à l'envers.

Du regard lucide et amusé à la moquerie, en passant par le merveilleux, les textes du *Dernier chant de l'avant-dernier dodo* empruntent avec bonheur des registres variés. Ils font rire, sourire et réfléchir, en toute liberté.

Céline Babin

NOUVEAUTÉS

- Saint Cooperblack**
Roger Magini
Les herbes rouges; 14,95 \$
- Contes gouttes**
Plume Latraverse
VLB; 14,95 \$
- Ni le lieu ni l'heure**
Gilles Pellerin
L'instant même; 14,95 \$
- Passions et terrorisme**
Tatiana Lamarre
Leméac; 14,95 \$
- André Belleau**
Liberté n° 169
Février 1987; 5,00 \$
- Variations**
NBJ n° 193
Février 1987; 5,00 \$
- Des territoires**
Estuaire n° 43
Hiver 1986-1987; 4,75 \$
- Katana**
Paul Ohl
Québec/Amérique; 19,95 \$